

ANNE TERRIER

**LA NUIT
TU ES NOIRE,
LE JOUR
TU ES BLANCHE**

ROMAN

CONTI
NENTS
NOIRS

nrf | GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Roman

La malédiction de l'Indien, Gallimard, collection « Continents Noirs », 2021

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

ANNE TERRIER

**LA NUIT
TU ES NOIRE,
LE JOUR
TU ES BLANCHE**

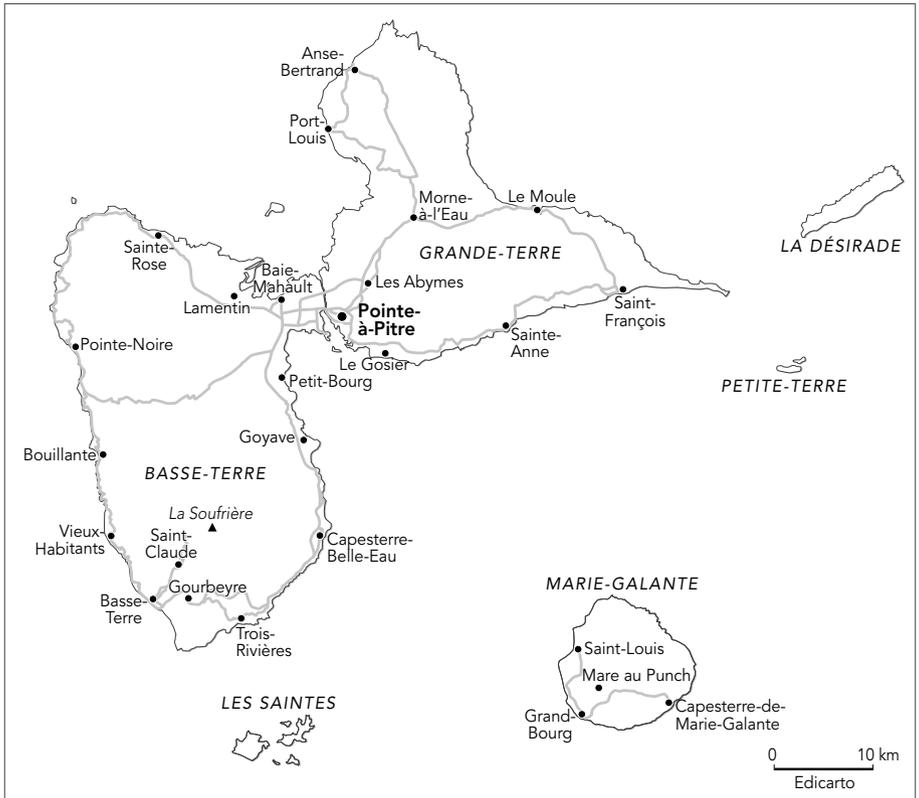
ROMAN

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

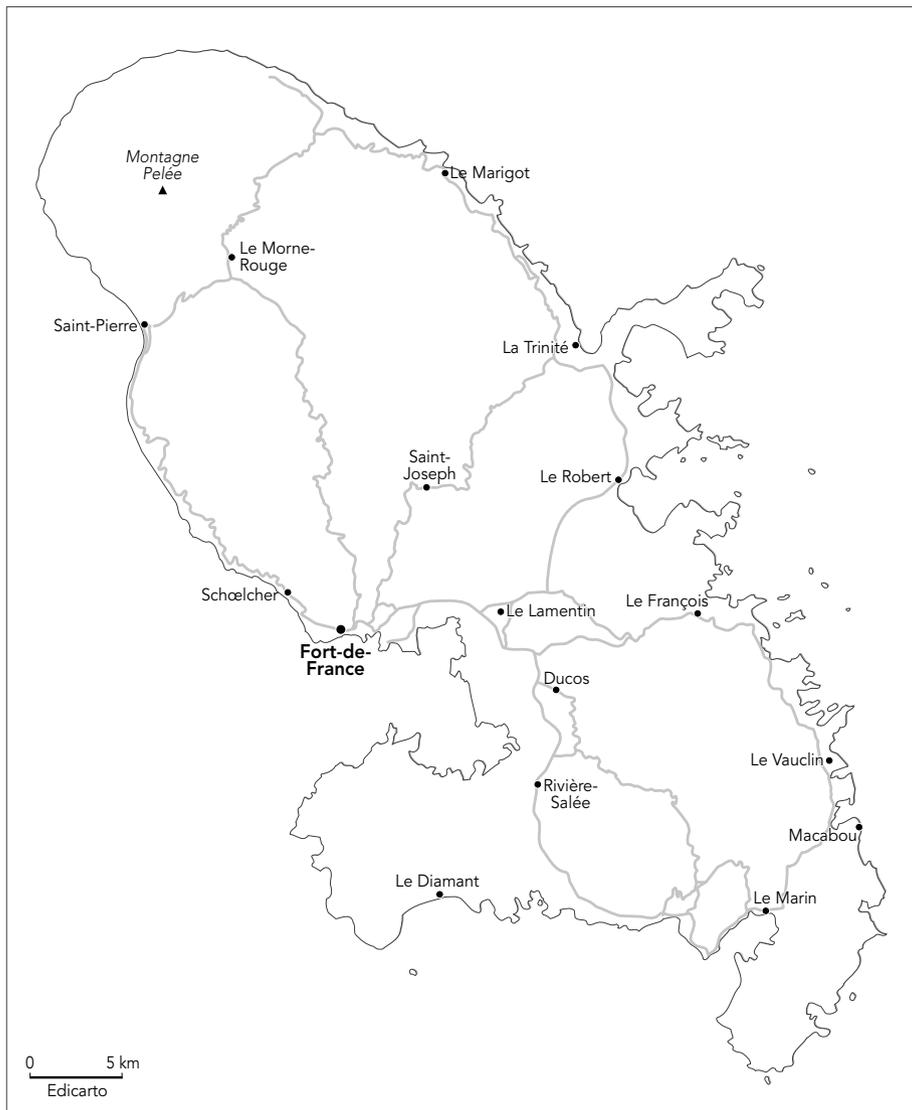
À défaut d'être entendus, nous ne sommes
personne.

ZADIE SMITH

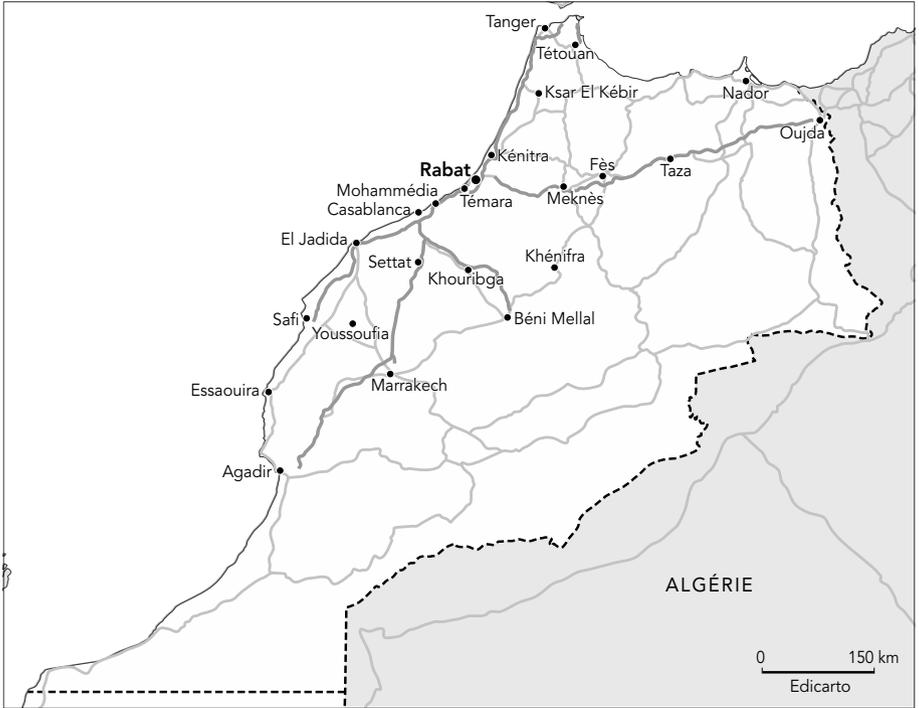
LIEUX PRINCIPAUX DE GUADELOUPE



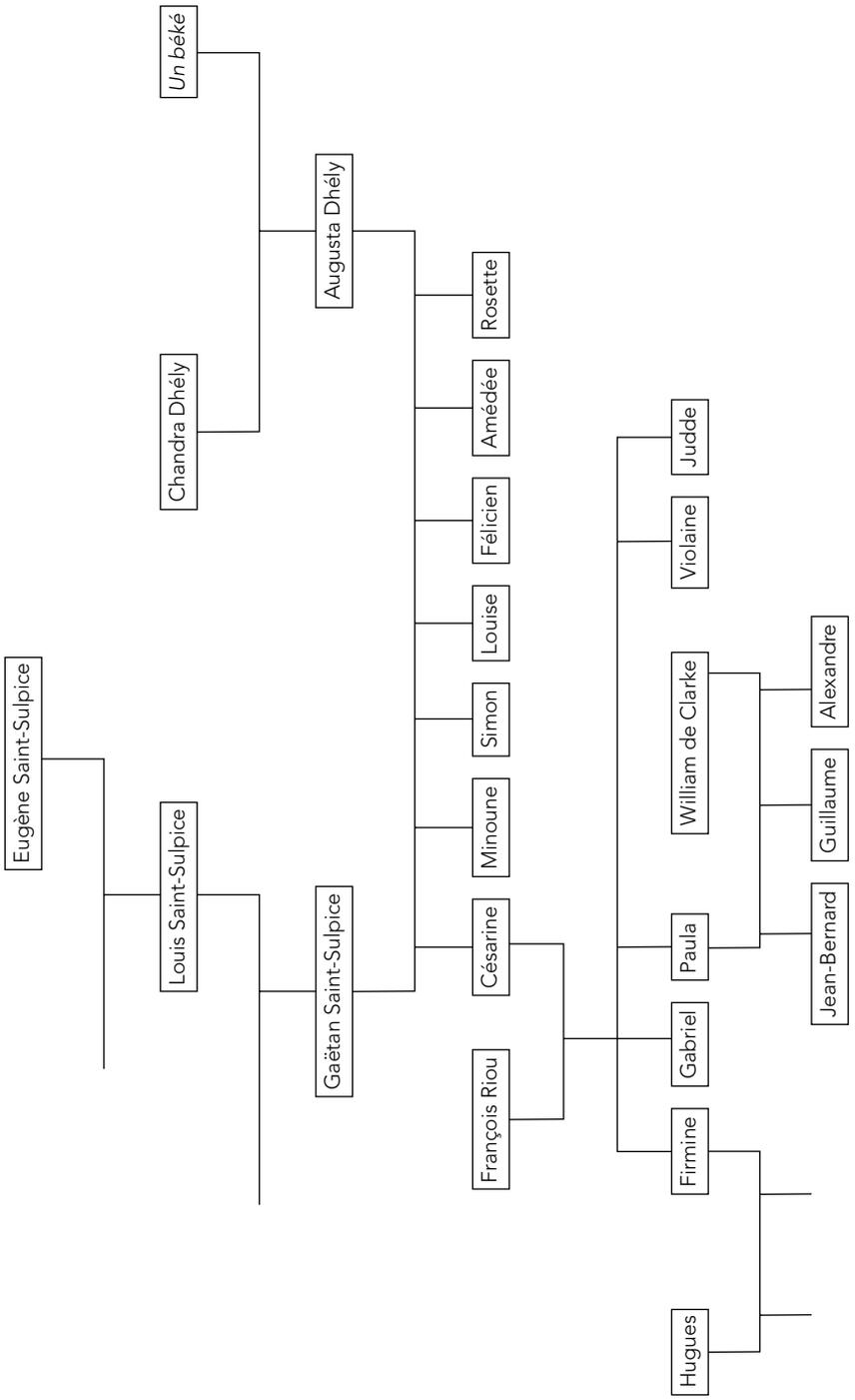
LIEUX PRINCIPAUX DE MARTINIQUE



LIEUX PRINCIPAUX DU MAROC



APERÇU DE L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES SAINT-SULPICE



De temps en temps, elle m'appelle :

— Quand est-ce que vous venez ?

Au téléphone sa voix est encore plus douce qu'en face à face, lorsqu'elle me reçoit à intervalles réguliers dans son appartement parisien.

Elle a la voix fraîche d'une jeune fille de vingt ans, la voix sensuelle et en même temps fragile de Françoise Hardy chantant Mon amie la rose, cette voix dont Bob Dylan est tombé éperdument amoureux bien avant Jacques Dutronc. Pas la voix d'une femme qui porte dans son cœur des blessures indélébiles.

J'invoque ma charge de travail, ma voiture que je dois récupérer chez le garagiste. Mais j'ai mauvaise conscience, alors oui, je vais venir.

— Vous comprenez, je me suis tue pendant si longtemps... Maintenant, il faut que je parle. Il le faut, insiste-t-elle.

L'urgence me semble être d'un autre ordre. Paula a quatre-vingt-dix-huit ans.

— Demain, cela vous irait ?

Paula regarde le monde à travers les jalousies de sa chambre. Dans la journée elles sont constamment fermées, ne laissant entrer qu'une lumière tamisée entre les lattes de bois inclinées. L'absence de vitres favorise la circulation de l'air dans toutes les pièces de la maison. Elle permet aussi d'entendre ce qui se passe à l'extérieur.

Depuis son poste d'observation, Paula guette les allées et venues des visiteurs, des domestiques, des membres de la famille. Elle tend l'oreille à l'affût des conversations dans l'espoir de trouver la clé de cet univers auquel elle se sent étrangère.

Lorsque rien ne se passe, elle garde les yeux rivés sur l'arbre du voyageur, planté au milieu de la pelouse, dont les branches majestueuses s'étalent à la manière d'un éventail. Elle voudrait s'adosser à son tronc, se nourrir de sa sève, s'immerger dans la fraîcheur de l'eau de pluie qu'il retient dans ses tiges. Elle rêve de la caresse de ses branches délicatement remuées par le « petit vent », le nom qu'elle donne aux alizés.

L'immobilité de l'attente lui pèse. Alors, malgré la chaleur, elle sautille le plus doucement possible sur le plancher en bois d'acajou. Ne pas faire de bruit. Ne pas réveiller Judde ni Violaine. Elle aussi est censée faire la sieste, mais elle n'a jamais pu dormir en plein jour dans l'atmosphère moite et étouffante de la Caraïbe.

La nuit est tombée – tout juste a-t-on eu le temps de voir le soleil se coucher. Paula peut maintenant ouvrir les persiennes. Elle s'installe dans le hamac accroché au balcon et observe l'horizon. La lueur de la lune scintille et danse sur la mer sombre, juste en dessous d'elle. Le long de la côte, de petites lumières orange se déplacent lentement au ras de l'eau – les lampions des pêcheurs et des ramasseurs de coquillages. Plus loin, elle devine les contours des nombreux îlets, promontoires flottants dans la noirceur de la nuit.

Oui, aussi étrange que cela paraisse, la Maison de la mer est juste au ras de l'eau. Une maison blanche et carrée, couronnée d'un pignon tout aussi disgracieux que ses murs effrités. Elle semble avoir été construite à la va-vite, dans un but purement utilitaire et non pour l'agrément de ses occupants. Seul l'immense balcon qui fait presque le tour de la maison retient l'attention. Il est si large qu'on y a mis une table et des chaises.

Au début, elle avait peur de vivre ainsi. Et si le balcon s'écroulait? Les vagues ne lèchent pas encore le mur de soubassement, mais ce n'est qu'une question de temps.

Lors des tempêtes, elles passent par-dessus la rambarde en mancenillier et inondent le balcon.

Puis elle s'est habituée, rassurée par le bruit régulier des vagues et par la proximité de la plage. Mais pourquoi son grand-père a-t-il acheté aux Sœurs blanches, les missionnaires qui l'ont fait construire, cette maison située si près de l'eau? Sûrement pour que l'on puisse s'enfuir en bateau en cas de besoin. Il suffit de descendre trois marches et on a les pieds dans la mer. Bien que rien n'indique que quelqu'un aura un jour besoin de fuir précipitamment, Paula n'envisage pas d'autre explication.

Ils n'ont pas revu leurs parents depuis des années. Pour combien de temps encore? Chaque matin en se réveillant, Paula prie pour que la journée à venir soit celle de leur retour.

Et s'ils les avaient laissés là pour toujours? Qu'ils aient voulu oublier Violaine, cette chipie qui lui vole toutes ses affaires, qui rapporte à Tante Rosette le moindre de ses faits et gestes, qui triche aux dominos – passe encore. Qu'ils aient voulu se débarrasser d'elle, qui pleure tout le temps, que son père appelait sa pie-grièche, oiseau d'humeur chagrine et querelleuse – admettons. Mais Judde? Pourquoi auraient-ils voulu abandonner un petit garçon aussi adorable qui portait encore des couches deux ans auparavant, un joli bébé brun aux yeux immenses qui, désormais, pleure davantage que sa grande sœur?

Et s'ils étaient morts? Oui, c'est cela. Ils sont morts. Et Grand-Père ne veut pas qu'on leur dise la vérité. Ça serait bien trop de chagrin.

Paula s'est-elle jamais baignée dans cette eau couleur turquoise avec de magnifiques reflets violets? Dans cette

mer aux vagues languides mais capables d'entrer brusquement en furie ?

Elle a un vague souvenir de moments où elles étaient assises, sa sœur et elle, sur un tronc d'arbre flottant dans la mer. Leurs tantes, chacune à une extrémité, les poussent vers le large tout en riant de l'effroi des deux fillettes. Aucune d'elles ne sait nager. Elles sont toutes nées aux Antilles – Louise et Rosette à Marie-Galante, Violaine et Paula à la Martinique –, mais la mer est un monde hostile pour de nombreux insulaires caribéens. Le silence des abîmes, où reposent pour l'éternité les millions de noyés jetés des navires négriers, est trompeur. Une hydre monstrueuse peut à tout instant surgir du gouffre et s'emparer d'elles.

Alors, pas de baignades. Même la rencontre avec le soleil des tropiques leur est interdite, comme si celui-ci était responsable de leur malheur à tous. Ne jamais traîner sur le chemin de l'école. Ne jamais oublier son chapeau de paille. Ne jamais s'exposer. Garder la peau blanche et fragile des Blancs créoles comme Grand-Père, le seul à avoir su conserver la sienne intacte.

La plupart du temps, ils gardent la chambre comme s'ils étaient malades. Une chambre immense avec un grand lit à baldaquin du même bois d'acajou que le parquet et deux petits lits-bateaux le long des murs. Une moustiquaire est accrochée au plafond au-dessus de chaque lit. De temps en temps, Mimoune propose à l'un ou à l'autre de dormir avec elle dans le grand lit. Le chanceux du jour, ou plutôt de la nuit, est alors dispensé de s'enduire de crème

antimoustiques – une précaution supplémentaire –, dont Mimoune ne supporte pas l'odeur.

C'est étrange, qu'il y ait autant de moustiques à Grand-Bourg qu'à Rivière-Salée. C'est pourtant à cause d'eux qu'ils ont dû quitter la Martinique pour vivre à Marie-Galante avec leurs oncles et tantes. En tout cas, c'est ce qu'on leur a dit.

Les moustiques de Rivière-Salée, des *yens-yens* invisibles à l'œil nu, les dévoraient dès la tombée de la nuit. Leurs piqûres étaient insupportables. Chaque soir, leur mère les plongeait dans des bassines d'eau pour tenter de les soulager, après avoir essayé sans succès tous les répulsifs naturels. Il n'y a rien que l'on puisse faire, disait-elle : vos peaux attirent les moustiques.

À mesure que le temps passe, les contours du visage de ses parents deviennent flous. Le sourire de sa mère s'estompe comme s'effacent peu à peu ses souvenirs de la Martinique. Ne subsiste plus que le rougeoiement du volcan qu'elle observait de loin, fascinée, lorsqu'ils habitaient au Morne-Rouge et que la lave incandescente dévalait les flancs de la montagne Pelée.

Ou le colibri qui venait régulièrement, le matin, boire l'eau sucrée de l'abreuvoir suspendu aux piliers en bois de la terrasse. Tout en piaillant, il battait des ailes à une telle vitesse que leurs vibrations produisaient un bourdonnement semblable à celui des abeilles. Violaine et elle se chamaillaient souvent pour savoir de quelle couleur il était. D'un vert lumineux comme les lucioles? Bleu-vert comme la mer? Couleur de l'arc-en-ciel? Elles l'avaient baptisé *Ti' Zozio*.

Le souvenir du voyage depuis Rivière-Salée jusqu'à Grand-Bourg est, lui, intact. Elle revoit son père, assis à côté d'elle dans la carriole qui les mène à Fort-de-France. Là, elle

embarque avec sa mère, son frère et sa sœur sur le vapeur qui fait la navette entre la Martinique et la Guadeloupe.

C'est la première fois que Paula s'aventure au-delà du périmètre situé entre la maison et l'école. Ils sont restés à l'avant du bateau, sur le pont, dans l'espoir d'échapper au mal de mer. Les embruns lui giflent le visage et le vent fait s'envoler ses cheveux malgré la barrette avec laquelle elle tente de les maintenir. Elle s'émerveille de voir la côte qu'ils longent un long moment. Elle découvre la mangrove, ce défilé d'arbustes qui poussent dans l'eau de mer. Elle écarquille les yeux au passage des îlets dans l'espoir d'apercevoir les nombreux iguanes qui trouvent refuge sur ces territoires minuscules restés à l'état sauvage. Mais lorsqu'ils arrivent en haute mer, exceptionnellement agitée ce jour-là, ils doivent se réfugier à l'intérieur du bateau. Celui-ci est trop chargé, il penche dangereusement à chaque vague. Alors les passagers se précipitent d'un seul élan à bâbord pour l'équilibrer. Puis, dès que la vague reflue, ils se précipitent à tribord. Et ils recommencent autant de fois qu'il le faut.

Violaine et Paula, subjuguées par cette étrange chorégraphie maritime, les imitent en riant.

Il y a foule à Saint-Louis, le port de l'île de Marie-Galante où ils accostent après une escale à Pointe-à-Pitre. Une foule dense, colorée. Les gens parlent fort – les uns en français, les autres en créole –, ils rient sans retenue, ils prennent dans leurs bras les nouveaux arrivés. Leur mère porte Judde sur la hanche. Violaine et Paula s'accrochent à sa longue jupe tandis qu'elle essaye de se frayer un passage

ANNE TERRIER

LA NUIT TU ES NOIRE, LE JOUR TU ES BLANCHE

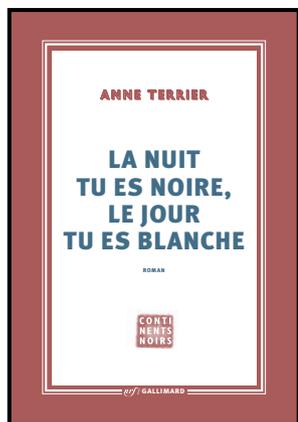
Paula est issue d'une grande famille de Blancs créoles, distillateurs d'un rhum réputé dans toute la Caraïbe et installés depuis plusieurs générations sur l'île de Marie-Galante. Lorsque ses parents l'envoient y vivre, en 1929, son grand-père Gaëtan règne en maître sur l'Habitation Saint-Sulpice, cœur de la distillerie, et sur la maison familiale située à bonne distance, en bord de mer.

Une existence protégée, à l'abri des difficultés matérielles, des conflits et de la violence ? Il n'en est rien. Car comment vivre lorsque vous êtes imprégnée des préjugés raciaux de votre milieu et que, pourtant, le sang de vos ancêtres indiens coule dans vos veines ?

Tel est le dilemme auquel Paula sera confrontée tout au long de sa vie, de la Guadeloupe à la France en passant par la Martinique et le Maroc. Une grand-mère cachée, une mère déshéritée et même le meurtre installeront pour longtemps la honte du métissage au sein de la famille. Cette honte fera de Paula et de ses quatre frères et sœurs des victimes, des rebelles ou des exclus de cette société où, aujourd'hui encore, le métissage n'a pas le même sens pour tous.

Une saga familiale qui jette un éclairage cru sur ce que fut la violence du système colonial, véritable machine à broyer les individus quelle que soit la couleur de leur peau.

Dans son deuxième roman, la nièce de l'écrivain Édouard Glissant revient sur l'histoire des Antilles au temps de la colonisation et sur la complexité de l'identité antillaise.



**LA NUIT TU ES NOIRE,
LE JOUR TU ES BLANCHE**
ANNE TERRIER

Cette édition électronique du livre
La nuit tu es noire, le jour tu es blanche d'Anne Terrier
a été réalisée le 22 novembre 2023
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073052346 - Numéro d'édition : 622658)
Code produit : Q03617 - ISBN : 9782073052377
Numéro d'édition : 622661